

La route d'Altamont de Gabrielle Roy, épave de *La Saga d'Éveline*?

Christine Robinson

Volume 23, numéro 1 (67), automne 1997

Madeleine Ouellette-Michalska

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201349ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201349ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robinson, C. (1997). *La route d'Altamont* de Gabrielle Roy, épave de *La Saga d'Éveline*? *Voix et Images*, 23(1), 135–146. <https://doi.org/10.7202/201349ar>

Résumé de l'article

Cet article a pour but de situer *La route d'Altamont*, oeuvre publiée en 1966, par rapport à *La Saga d'Éveline*, roman inédit et inachevé de Gabrielle Roy, composé entre 1945 et 1965 environ. Cette oeuvre inédite prend comme point de départ la migration d'une famille québécoise au Manitoba, épisode évoqué à plusieurs reprises dans *La route d'Altamont*. Peut-on dès lors considérer celle-ci comme une épave de *La Saga d'Éveline* ? On peut établir entre les deux oeuvres des liens intertextuels sur divers plans. Cependant, *La Saga d'Éveline* et *La route d'Altamont* apparaissent comme deux oeuvres autonomes qui se distinguent, entre autres, par leur propos : la première s'intéresse surtout au thème du mariage et de la maternité, la seconde, aux relations mère-fille. En somme, *La route d'Altamont* peut être considérée comme une épave du roman inachevé, et lue comme un récit de deuil, où Gabrielle Roy fait ses adieux à son projet de saga.

La route d'Altamont de Gabrielle Roy, épave de *La Saga d'Éveline* ?

Christine Robinson, Université McGill

Cet article a pour but de situer La route d'Altamont, œuvre publiée en 1966, par rapport à La Saga d'Éveline, roman inédit et inachevé de Gabrielle Roy, composé entre 1945 et 1965 environ. Cette œuvre inédite prend comme point de départ la migration d'une famille québécoise au Manitoba, épisode évoqué à plusieurs reprises dans La route d'Altamont. Peut-on dès lors considérer celle-ci comme une épave de La Saga d'Éveline ? On peut établir entre les deux œuvres des liens intertextuels sur divers plans. Cependant, La Saga d'Éveline et La route d'Altamont apparaissent comme deux œuvres autonomes qui se distinguent, entre autres, par leur propos : la première s'intéresse surtout au thème du mariage et de la maternité, la seconde, aux relations mère-fille. En somme, La route d'Altamont peut être considérée comme une épave du roman inachevé, et lue comme un récit de deuil, où Gabrielle Roy fait ses adieux à son projet de saga.

Dans «La route d'Altamont», nouvelle tirée du recueil du même nom, Christine évoque avec émotion les nombreux récits que sa mère, Éveline, brodait à partir d'un épisode marquant de l'histoire familiale :

Ce vieux thème de l'arrivée des grands-parents dans l'Ouest, c'avait donc été pour ma mère une sorte de canevas où elle avait travaillé toute sa vie comme on travaille à une tapisserie, nouant des fils, illustrant tel destin. En sorte que l'histoire varia, grandit et se compliqua à mesure que la conteuse prenait de l'âge et du recul¹.

À l'instar de la conteuse, Gabrielle Roy, fascinée par les récits de sa mère, Méлина Landry, a écrit plusieurs versions, toutes inachevées, d'un roman inspiré par la migration de sa famille maternelle au Manitoba en 1881. Cette

* La préparation de cet article a été rendue possible grâce à une subvention du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada pour l'édition critique des inédits de Gabrielle Roy, projet dirigé par François Ricard de l'Université McGill.

1. Gabrielle Roy, *La route d'Altamont*, Montréal, Boréal, coll. «Boréal compact», 1992, p. 133. Désormais, toute référence à cet ouvrage sera indiquée par le sigle *RA* suivi de la page.

œuvre inédite et sans titre, que François Ricard a proposé d'intituler *La Saga d'Éveline*², raconte ainsi l'histoire d'une famille québécoise partie s'établir dans l'Ouest canadien. L'héroïne est la seule fille de cette famille, Éveline, personnage inspiré pour l'essentiel de Méлина Landry³.

Selon ce qu'elle a confié à François Ricard, Gabrielle Roy aurait travaillé à *La Saga d'Éveline* en trois temps : entre 1945 et 1950, vers 1955 et en 1964-1965⁴. Elle n'a cependant daté aucun des manuscrits de l'œuvre. Pour classer ces manuscrits⁵, qui sont aujourd'hui conservés à la Bibliothèque nationale du Canada⁶, j'ai eu recours à des indices textuels et matériels ainsi qu'à des documents extérieurs ; le faisceau d'indices obtenus me laisse croire qu'effectivement il y a eu trois campagnes d'écriture, correspondant à peu près aux dates mentionnées. Donc, pendant une vingtaine d'années, la romancière a fait plusieurs tentatives, écrit des centaines de pages, mais décidé finalement d'abandonner le projet.

Toutefois, ce « vieux thème » obsédant surgira ailleurs dans l'œuvre publiée, notamment dans *La route d'Altamont*, ouvrage paru en 1966, et dans « Mon héritage du Manitoba », essai publié en 1970, « textes qui délivreront un peu l'écrivain de sa hantise⁷ ».

De tous les textes de fiction de Gabrielle Roy, *La route d'Altamont* est celui qui fait le plus référence à l'« épopée familiale⁸ ». François Ricard considère d'ailleurs *La route d'Altamont* comme un « fragment ou [une] épave [du] chef-d'œuvre longuement mûri puis finalement abandonné⁹ »,

2. François Ricard, « Les inédits de Gabrielle Roy : une première lecture », Yolande Grisé et Robert Major (dir.), *Mélanges de littérature canadienne-française et québécoise offerts à Réjean Robidoux*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française », 1992, p. 251.
3. Pour une présentation détaillée de l'histoire de *La Saga d'Éveline*, voir Christine Robinson, « *La Saga d'Éveline*, un grand projet romanesque de Gabrielle Roy », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. VII, n° 2, 1995, p. 193-210.
4. François Ricard, *Gabrielle Roy*, Montréal, Fides, coll. « Écrivains canadiens d'aujourd'hui », 1975, p. 113.
5. Un classement des manuscrits a été établi par Dominique Guérin-Garnett dans « La "Saga" de Gabrielle Roy ou "La fuite de Lina" », mémoire de maîtrise, Ottawa, Université Carleton, 1990, p. 1-42. Ce classement se fonde sur la tonalité des textes, « la logique narrative, les changements de points de vue et de forme, ainsi que la présence de certaines constantes et variantes » (*Ibid.*, p. 3). Guérin-Garnett ne tient pas compte de l'aspect matériel des manuscrits et ne propose aucune hypothèse de datation. Pour sa part, mon classement, proche de celui de Guérin-Garnett, s'appuie sur des éléments internes (analyse du texte et matérialité des manuscrits) et externes (autres documents et témoignage de Gabrielle Roy), et tente de situer les manuscrits dans le temps.
6. Gabrielle Roy, [La Saga d'Éveline], cahiers manuscrits et manuscrits dactylographiés, Fonds Gabrielle Roy, Collection des manuscrits littéraires, Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa : MSS 1982-11/1986-11, boîtes 72, 73, 74.
7. François Ricard, *Gabrielle Roy*, p. 113.
8. Gabrielle Roy, « Mon héritage du Manitoba », *Fragiles lumières de la terre*, Montréal, Stanké, coll. « Québec 10/10 », 1982, p. 146.
9. François Ricard, *Gabrielle Roy*, p. 114.

comme un des «morceaux» de la Saga que Gabrielle Roy «jugeait suffisamment [réussi]¹⁰». L'auteure aurait ainsi fini par renoncer à son projet «non sans en publier d'importants fragments sous forme de récits autonomes dans *La route d'Altamont* et *De quoi t'ennuies-tu, Éveline?*¹¹».

Il semble que François Ricard emploie les termes «fragment», «morceau» et «épave» comme des équivalents. Or, selon plusieurs praticiens de l'édition critique, un morceau constitue une partie d'un texte, tandis qu'un fragment correspond à une unité textuelle inclassable¹². Précisons que *La route d'Altamont* et *De quoi t'ennuies-tu, Éveline?* ne proviennent ni en totalité ni en partie des manuscrits conservés de *La Saga d'Éveline*. Les termes «fragment» et «morceau» ne seraient donc pas appropriés pour désigner le lien de ces textes avec *La Saga d'Éveline*. On peut toutefois se demander si *La route d'Altamont* est bien une *épave* de la *Saga*, c'est-à-dire une œuvre dont l'écriture aurait été parallèle ou immédiatement postérieure à celle-ci et qui en serait donc directement issue, mais d'une autre manière.

En l'absence d'une édition critique de *La route d'Altamont*, on ne peut qu'émettre des hypothèses sur la genèse de cette œuvre, dont aucun des manuscrits ne comporte non plus de date de composition¹³. Lorsque Gabrielle Roy écrit à sa sœur Bernadette en 1962, «Je tâche de travailler à une série de longues nouvelles¹⁴», il est probable qu'elle est en train de rédiger *La route d'Altamont*. On peut penser que les récits qui forment ce recueil ont été composés entre 1960, date de parution de «Grand-mère et la poupée», seul récit publié avant le recueil, et 1966, année de la première édition du volume¹⁵. Pour trouver d'autres indices de datation, il faut examiner l'avant-texte de l'œuvre.

L'avant-texte de *La route d'Altamont*

Gabrielle Roy n'a pas gardé tous ses manuscrits. Aussi le dossier génétique de *La route d'Altamont* est-il incomplet¹⁶. Le chercheur peut

10. François Ricard, «Les inédits de Gabrielle Roy : une première lecture», p. 251.
11. *Id.*, *Édition critique des œuvres complètes de Gabrielle Roy*, Montréal, Université McGill, 1991, p. D-8.
12. Voir Bernard Brun, «Problèmes d'une édition génétique : l'atelier de Marcel Proust», Louis Hay et Péter Nagy (dir.), *Avant-texte, texte, après-texte*, Colloque international à Matrafüred (13-16 octobre 1978), Paris/Budapest, Éditions du Centre national de recherche scientifique C.N.R.S./Maison de l'Académie des sciences de Hongrie, 1982, p. 78; et Bernard Beugnot, «Petit lexique de l'édition critique et génétique», Michel Contat (dir.), *Problèmes de l'édition critique*, Paris, Minard, coll. «Cahiers de textologie», n° 2, 1988, p. 74, 76.
13. Seul un scénario tiré de la nouvelle «Le vieillard et l'enfant» comporte une date : 1963. Voir Bibliothèque nationale du Canada, fonds Gabrielle Roy, boîte 46, chemise 12.
14. Gabrielle Roy, *Ma chère petite sœur. Lettres à Bernadette 1943-1970*, édition préparée par François Ricard, Montréal, Boréal, 1988, p. 68-69.
15. *Id.*, *La route d'Altamont*, Montréal, HMH, 1966.
16. Pour un inventaire du dossier génétique de *La route d'Altamont*, voir François Ricard, *Inventaire des archives personnelles de Gabrielle Roy conservées à la Bibliothèque nationale du Canada*, Montréal, Boréal, 1992, p. 34-36.

toutefois consulter plusieurs brouillons et mises au net; ceux de «Ma grand-mère toute-puissante» et de «La route d'Altamont» fournissent des pistes intéressantes.

Deux versions antérieures de «La route d'Altamont» se rapprochent des textes de la *Saga*. Celle que j'ai pu identifier comme la plus ancienne¹⁷ est fort différente du texte publié. Elle se compose de deux états d'une même version, deux textes assez courts narrés, chose remarquable, à la troisième personne du singulier, comme certains textes de *La Saga d'Éveline*. Dans les deux ébauches, Gabrielle Roy révèle d'entrée de jeu l'objet de la quête maternelle: «Elle tenait à prendre la route d'Altamont, parce qu'à ce temps-ci de l'année, en fin septembre, le coloris des feuilles serait au plus vif dans les petites collines¹⁸.» Ce «elle», mère vieillissante de Christine, se prénomme ici Lina, tout comme dans plusieurs textes de l'œuvre inachevée. Dans cette version «primitive», le personnage de Lina ne possède pas encore toutes les nuances de l'Éveline de *La route d'Altamont*, mais son désir de retrouver les collines de son enfance revient comme un leitmotiv dans le récit. Sollicitée par sa mère et désireuse de lui procurer un moment de bonheur, Christine tâche de retrouver la route que Lina avait prise autrefois avec son frère. Cependant, dans cette version antérieure, l'histoire s'oriente différemment: la route d'Altamont ne surgit pas miraculeusement sous les yeux des deux voyageuses. Le récit s'achève sur l'annonce de la mort de Lina et le regret de Christine de n'avoir pu trouver la fameuse route. Ainsi, le don de la fille à la mère, qui prépare le terrain pour l'annonce du départ de Christine, moment crucial de «La route d'Altamont», est absent de la première version du récit, tout comme ce départ, d'ailleurs. Gabrielle Roy n'a donc trouvé ici ni sa manière ni sa matière. Étant donné leur forme et leur contenu, et à cause de l'aspect matériel des manuscrits¹⁹, ces textes, selon moi, pourraient dater des années 1950.

L'autre version antérieure de «La route d'Altamont²⁰» ressemble davantage au texte publié tant par son contenu, quasi identique, que par sa narration: cette fois, le récit est narré à la première personne par Christine. Dans cette version «intermédiaire» subsistent toutefois quelques traces de *La Saga d'Éveline*. Plus développé que dans la version définitive, l'épisode de la migration vers l'Ouest est tout à fait dans l'esprit de la *Saga*. Un passage, supprimé dans la version définitive, décrit Éveline comme une petite fille «qui fit tout le voyage assise à l'avant du chariot, ses yeux étincelants fixés tantôt sur les yeux du père, tantôt sur la plaine

17. BNC, fonds Gabrielle Roy, boîte 46, chemise 6.

18. Gabrielle Roy, «La route d'Altamont», BNC, boîte 46, chemise 6, f. 1.

19. Par leur aspect matériel, ces manuscrits se rapprochent de certains textes de la *Saga* (BNC, fonds Gabrielle Roy, boîte 73, chemises 7, 8, 9-11).

20. BNC, fonds Gabrielle Roy, boîte 46, chemise 5.

pour voir ce qu'il y cueillait de si prenant²¹...» Le prénom du grand-père de Christine, François, biffé puis remplacé par Élisée²², renvoie également à l'œuvre inachevée. L'étude du texte et de l'aspect matériel du manuscrit me laisse croire que cette version daterait des années 1960.

«Grand-mère et la poupée²³», récit publié en octobre 1960, fait partie de l'avant-texte de «Ma grand-mère toute-puissante» puisqu'il correspond à ce qui est devenu la première partie de la nouvelle éditée dans l'ouvrage de 1966. S'écartant très peu du texte définitif, cette version antérieure comporte toutefois certains prénoms différents de ceux du récit final, prénoms qui n'apparaissent que dans la *Saga*: ainsi, les oncles de Christine se nomment Nicolas, Joachim et Clément²⁴ et le grand-père, François²⁵. En outre, le lieu où se déroule l'action est précisé: Christine visite sa grand-mère à Somerset²⁶, village également nommé dans la *Saga*.

Comportant plusieurs traces de la *Saga*, ces versions antérieures de «La route d'Altamont» et de «Ma grand-mère toute-puissante» sont donc indéniablement liées au roman inédit. Je les qualifierais de «points de jonction» entre *La route d'Altamont* et *La Saga d'Éveline*.

Afin d'esquisser, sur différents plans, une comparaison entre les deux œuvres, il convient d'examiner de plus près les récits publiés dans le livre de 1966.

Intertextualité

Lire les manuscrits de *La Saga d'Éveline*, c'est se plonger avec ravissement dans un univers déjà familier aux lecteurs de Gabrielle Roy, celui des œuvres inspirées par l'histoire familiale. Car si une version achevée de la *Saga* avait pu être publiée, elle se serait inscrite dans «ce qu'il est convenu d'appeler le «cycle» de *Rue Deschambault* et *La route d'Altamont*²⁷», auquel appartient aussi *De quoi t'ennuies-tu, Éveline?*

La plupart des personnages principaux de *La Saga d'Éveline* apparaissent ou sont nommés dans *La route d'Altamont*. Ainsi, Céline, surnommée «Bobonne» dans la *Saga*, est la grand-mère «toute-puissante» de Christine dans *La route d'Altamont*, l'aïeule qui fait le portrait de son mari Élisée (RA, 19-20), prénommé François dans la *Saga*. Parmi les enfants de Céline

21. BNC, fonds Gabrielle Roy, boîte 46, chemise 5, f. 131.

22. *Ibid.*, f. 135.

23. Gabrielle Roy, «Grand-mère et la poupée», *Châtelaine*, vol. I, n° 1, octobre 1960, p. 24-25, 44-46, 48-49.

24. *Ibid.*, Les prénoms Clément et Nicolas apparaissent aussi dans une autre version de «Ma grand-mère toute-puissante»: BNC, fonds Gabrielle Roy, boîte 46, chemise 1, f. 33.

25. *Ibid.*, p. 49.

26. *Ibid.*, p. 25.

27. François Ricard, note préliminaire, Gabrielle Roy, *De quoi t'ennuies-tu, Éveline?*, Montréal, Boréal Express, 1984, p. 7.

et François²⁸ figurent dans *La route d'Altamont* Éveline, bien sûr, et Cléophas, le benjamin. Quant à Christine, héroïne et narratrice du recueil, elle ne fait qu'apparaître furtivement dans le roman inédit²⁹.

Certains textes de *La Saga d'Éveline*³⁰ sont narrés par un narrateur extra-hétérodiégétique, enfant d'Éveline, qui pourrait être Christine, bien que nulle part dans les inédits l'identité du narrateur ne soit indiquée. De plus, la plupart des textes de la *Saga* qui sont narrés à la première personne ont la forme de nouvelles liées, comme les récits qui composent *La route d'Altamont*.

Sur le plan diégétique, on trouve dans l'œuvre publiée quelques allusions à des épisodes du roman abandonné, par exemple celui de la photographie de famille. Apparaissant dans plusieurs versions de la *Saga*³¹, cet épisode relate le canular d'un des frères d'Éveline, Majorique, le farceur. Se faisant passer pour un photographe ambulant, le jeune homme déguisé prend sa famille en photo devant la maison³². Cet épisode trouve un écho discret dans «Ma grand-mère toute-puissante» où Christine, en feuilletant l'album familial, découvre une photo de «Mémère», «jeune encore, assise auprès de son mari et parmi ses enfants, les uns debout derrière elle, les plus jeunes par terre, à ses pieds» (RA, 35).

Les récits de *La route d'Altamont* sont parsemés de nombreuses allusions à la migration familiale. Ainsi, dans «Ma grand-mère toute-puissante», la vieille dame explique à Christine ce que l'installation dans l'Ouest a signifié pour elle :

J'ai deux fois construit le foyer, [...] ayant suivi ton trotteur de grand-père d'un point à l'autre du vaste pays. J'ai recommencé, au Manitoba, tout ce que j'avais fait là-bas, dans le Québec, et que je pensais fait pour de bon : une maison. (RA, 19)

Dans «Le déménagement», Éveline relate à sa fille «ce récit du grand voyage à travers la plaine de toute sa famille, en chariot couvert» (RA, 99), elle lui décrit la beauté du paysage grandiose. Puis, dans «La route

28. Nicolas et Albéric sont également nommés (RA, 10). Dans *La Saga d'Éveline*, aucun des fils ne se prénomme Albéric.

29. BNC, fonds Gabrielle Roy, boîte 72, chemise 2, «La mort de Bobonne» et boîte 74, chemise 7, chapitre XII, f. 117, 120-121.

30. BNC, fonds Gabrielle Roy, boîte 72, chemise 3, [cahier 2], «Deuxième partie»; boîte 73, chemise 7, «Un soir... dans la plaine...», f. 40-50, «La caravane en détresse», f. 51-65, «La photographie», f. 66-94; chemise 8, f. 95-104; chemise 10, chap. X, f. 224-232; chemise 13, «Interlude ou La photographie de famille», f. 127-162.

31. BNC, fonds Gabrielle Roy, boîte 72, chemise 3, [cahier 1], non paginé; boîte 72, chemise 3, [cahier 2], «Deuxième partie», non paginé; boîte 73, chemise 6, chap. XIV, f. 214-228; boîte 73, chemise 7, «La photographie», f. 66-94; boîte 73, chemise 13, «Interlude ou La photographie de famille», f. 127-162; coll. François Ricard, «La photographie», 21 f.

32. L'histoire de la photographie de famille est également racontée dans Gabrielle Roy, *De quoi t'ennuies-tu, Éveline?*, p. 18-19, 21, 73-75.

d'Altamont», Christine, devenue adulte, évoque les récits maternels du fabuleux voyage (RA, 133) et rapporte une conversation à ce sujet entre Éveline et son frère Cléophas (RA, 134).

Un parallélisme thématique rapproche également *La Saga d'Éveline* de *La route d'Altamont*. Parmi les motifs communs, il faut citer celui du voyage, primordial dans l'œuvre royenne. Dans la *Saga*, ce goût du départ, cet attrait pour l'inconnu s'incarne surtout en François, le père que les grands espaces font rêver : « En ce temps-là, sur des âmes comme la sienne, l'Ouest du Canada, ses plaines géantes à peine encore peuplées, cette mer intérieure exerçait une attirance invincible³³. » François convainc donc sa femme et ses enfants de tenter l'aventure. Leur voyage vers la « terre promise », surtout le trajet en chariot sur la piste, fournit de nombreuses pages au roman inédit. Comme l'ont souligné plusieurs critiques³⁴, le motif du voyage est également omniprésent dans *La route d'Altamont*, dont chacun des récits comporte un voyage que fait Christine, avide de connaître le monde qui l'entoure.

Tant dans l'œuvre publiée que dans l'œuvre inédite, on trouve deux types de personnages : les nomades et les sédentaires. Jean Morency souligne, à propos de *La route d'Altamont*, que le conflit entre ces deux types, posé comme point de départ, « animera de ses forces dynamiques la suite de l'histoire³⁵ ». Cette remarque peut également s'appliquer à *La Saga d'Éveline* puisque, percevant la migration familiale comme un déracinement, Céline s'opposera d'abord farouchement à François puis le suivra à contrecœur. De son côté, Éveline, jeune fille puis femme mariée, sera tiraillée entre son besoin de liberté et son devoir, notamment celui de se marier et de fonder une famille.

À ces personnages opposés viennent se greffer des espaces antithétiques : les nomades sont fascinés par la plaine tandis que les sédentaires préfèrent les collines. Le grand-père de *La route d'Altamont* est attiré par l'« immense plaine ouverte » (RA, 117), alors que la grand-mère est « aussi stable que ses collines » (RA, 117), celles du Québec qu'elle a quitté. Dans les deux œuvres, Éveline est envoûtée par les vastes horizons : juchée sur le siège du chariot traversant la plaine, l'adolescente de la *Saga* dévore « l'espace infini qui [s'ouvre] à ses yeux³⁶ », tandis que la mère de famille de *La route d'Altamont*, ayant renoncé à son rêve de liberté et ressentant

33. BNC, fonds Gabrielle Roy, [*La Saga d'Éveline*], boîte 74, chemise 1, chapitre II, f. 11.

34. Voir, entre autres, Marc Gagné, *Visages de Gabrielle Roy. L'œuvre et l'écrivain*, Montréal, Beauchemin, 1973, p. 99-103; Paula Gilbert Lewis, « The Incessant Call of the Open Road: Gabrielle Roy's Incorrigible Nomads », *The French Review*, vol. LII, n° 6, mai 1980, p. 816-825; Jean-Pierre Boucher, « Nouvelle éponyme en clôture: *La route d'Altamont* de Gabrielle Roy », *Le recueil de nouvelles*, Montréal, Fides, 1992, p. 40.

35. Jean Morency, *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique. De Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1994, p. 152.

36. BNC, fonds Gabrielle Roy, boîte 74, chemise 1, chapitre III, p. 16.

la nostalgie des collines d'autrefois, se rappelle néanmoins le fort attrait qu'elle ressentit, pendant ce voyage mémorable, pour «l'espace, le grand ciel nu, le moindre petit arbre qui se voyait à des milles en cette solitude» (RA, 100). Dans l'œuvre publiée, Christine, enfant puis jeune femme, est maintes fois impressionnée par la plaine, «le grand pays étalé qui [appelle] au voyage» (RA, 51).

Deux œuvres autonomes

Malgré toutes ces similitudes, *La Saga d'Éveline* et *La route d'Altamont* apparaissent comme des œuvres autonomes. Centré sur le personnage d'Éveline, le roman inédit pourrait être qualifié de «livre de la mère», tandis que *La route d'Altamont*, œuvre de fiction autobiographique où l'alter ego de Gabrielle Roy occupe une place dominante, serait le «livre de la fille».

Les deux œuvres se distinguent en effet par le propos ou l'interrogation qui est au cœur de chacune. *La Saga d'Éveline* décrit le destin d'une jeune fille éprise de liberté mais qui, par la force des choses, se retrouve mariée à un homme avec lequel elle ne vivra pas l'amour-passion et qui lui fera de nombreux enfants. Épouse d'Édouard Tessier, Éveline se rend compte que le mariage et la maternité ne lui conviennent pas. Dans certaines versions, la jeune mariée déserte même le foyer conjugal pour se réfugier chez ses parents. Dans *La Saga d'Éveline*, Gabrielle Roy plaide ouvertement contre le mariage et l'enfantement obligatoire³⁷. Hormis une remarque de Christine contre le mariage³⁸, ce réquisitoire est absent de *La route d'Altamont*.

L'œuvre publiée amène le lecteur sur un terrain différent, celui des relations mère-fille³⁹, entre «Mémère» et Éveline et, surtout, entre Éveline et Christine. Les rapports entre ces deux personnages sont complexes et, sans pouvoir les analyser ici en profondeur⁴⁰, je voudrais en relever quelques traits utiles à mon propos.

La route d'Altamont dépeint un univers presque entièrement féminin, le seul personnage masculin important étant monsieur Saint-Hilaire dans

37. Pour une analyse du discours féministe dans *La Saga d'Éveline*, voir Dominique Guérin-Garnett, *op. cit.*, p. 61-77.

38. Christine dit à sa mère: «Ah vraiment, [...] si l'amour et le mariage sont ce que tu dis, ils m'apparaissent plutôt propres à diminuer l'être humain...» (RA, 140).

39. La question des relations entre Céline et sa fille Éveline est plutôt secondaire dans *La Saga d'Éveline*.

40. Pour une étude approfondie des relations entre Éveline et Christine, voir Paula Gilbert Lewis, «Trois générations de femmes: le reflet mère-fille dans quelques nouvelles de Gabrielle Roy», *Voix et Images*, vol. X, n° 3, printemps 1985, p. 165-176; Carol J. Harvey, «La relation mère-fille dans *La route d'Altamont*», Marie-Lyne Piccione (dir.), *Un pays, une voix, Gabrielle Roy*, Colloque des 13 et 14 mai 1987, Bordeaux, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1991, p. 47-55; Lori Saint-Martin, «Mère et monde chez Gabrielle Roy», Lori Saint-Martin (dir.), *L'autre lecture. La critique au féminin et les textes québécois*, tome I, Montréal, XYZ éditeur, 1992, p. 117-137.

«Le vieillard et l'enfant». D'ailleurs, c'est uniquement dans ce récit que l'on peut trouver un triangle œdipien proche de celui décrit par Freud, triangle formé par Éveline, Christine et monsieur Saint-Hilaire, ce dernier apparaissant comme une figure paternelle⁴¹. Autrement, comme l'a bien vu Lori Saint-Martin, dans ce recueil de même que dans la plupart de ses œuvres, «Gabrielle Roy met en scène un monde farouchement non freudien [...], un monde dans lequel le lien mère-fille est central⁴²».

Dans cette œuvre où les pères sont absents⁴³, les filles nouent des liens étroits avec leur mère, formant en quelque sorte un couple avec elle. Ainsi, Éveline et Christine vivent une intense relation dyadique. Christine, préadolescente, s'identifie à sa mère. En effet, dans «Le déménagement», la fillette de onze ans est habitée par les récits maternels ; son désir ardent de découvrir la plaine en recouvre un autre, celui d'imiter sa mère : «Je m'identifiai à ma mère, enfant, couchée comme elle l'avait conté, dans le chariot, alors qu'elle regardait voyager au-dessus de sa tête les étoiles des Prairies [...]» (RA, 100) Dans la charrette du déménageur, Christine essaie de refaire, à son échelle, le périple maternel à travers la plaine. Mais en faisant ce voyage sans le consentement d'Éveline, la fillette défie l'autorité maternelle. Car *La route d'Altamont* est le récit du cheminement d'une fille vers son autonomie et, par conséquent, d'une prise de distance avec sa mère, qu'elle acquerra au prix d'une lutte tenace. Dans «La route d'Altamont», Christine, maintenant dans la vingtaine, est aux prises avec une mère possessive qui lui intime de «rest[e]r jeune et avec [elle] toujours [...]» (RA, 140) et qui réagit très mal lorsque la jeune femme lui annonce son départ pour l'Europe. Christine doit alors lutter pour s'affranchir d'Éveline. Cet «arrachement filial à l'emprise maternelle» constitue d'ailleurs le «thème central de "La route d'Altamont"», comme l'a observé Alain Roy⁴⁴.

Dans une certaine mesure, la relation entre Éveline et Christine ressemble à celle décrite par Marianne Hirsch dans *The Mother/Daughter Plot* : à propos des personnages d'œuvres de Colette (*La naissance du jour*) et de Virginia Woolf (*La promenade au phare*, entre autres), Hirsch note une préoccupation intense, passionnée et ambivalente des filles pour leur mère, oscillant entre un désir de rapprochement et un besoin d'éloignement⁴⁵. En fait, dans *La route d'Altamont*, la fille, bien qu'attachée à sa mère, s'éloigne progressivement de celle-ci. Ainsi, dans le premier

41. Voir à ce sujet Alain Roy, «Écriture et désir chez Gabrielle Roy. Lecture d'un récit de *La route d'Altamont*», *Voix et Images*, n° 58, automne 1994, p. 133-161.

42. Lori Saint-Martin, *op. cit.*, p. 123.

43. Le père d'Éveline est décédé ; celui de Christine, mentionné une seule fois (RA, 42), ne joue aucun rôle dans *La route d'Altamont*.

44. Alain Roy, *op. cit.*, p. 160.

45. Marianne Hirsch, *The Mother/Daughter Plot. Narrative, Psychoanalysis, Feminism*, Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press, 1989, p. 96.

récit, Christine séjourne une partie de l'été chez sa grand-mère, puis, dans «Le vieillard et l'enfant», elle passe une journée au lac Winnipeg en compagnie de monsieur Saint-Hilaire. Cependant, la permission maternelle pour cette excursion est difficile à obtenir, car Éveline éprouve des réticences à laisser sa fille de huit ans aux mains du «vieux monsieur veuf» (RA, 59). Dans son étude sur «Le vieillard et l'enfant», Alain Roy dégage de cette nouvelle un schéma prenant comme point de départ la transgression d'un interdit maternel : une expédition (en train) vers un lieu naturel exceptionnel (le lac Winnipeg) où le personnage féminin (Christine) est guidé par un personnage masculin (monsieur Saint-Hilaire) possédant la connaissance du lieu à explorer ainsi que le pouvoir de satisfaire l'appétit du personnage féminin en lui donnant quelque chose à manger (de la crème glacée)⁴⁶. Christine a donc bravé l'interdit d'Éveline, mais après son «expédition œdipienne⁴⁷», elle réintègre le giron maternel.

Ce schéma s'applique partiellement à la nouvelle «Le déménagement», dans laquelle Christine, malgré l'interdiction de sa mère, part avec monsieur Pichette, autre figure paternelle, et sa fille Florence, pour un voyage en charrette en banlieue de Winnipeg. Assise près du déménageur sur le siège élevé de la «charrette impressionnante» (RA, 97), comme autrefois Éveline aux côtés de son père dans la Saga, Christine anticipe «la transformation du monde et des choses — et sans doute [d'elle]-même» (RA, 101). En effet, ce voyage initiatique lui fait découvrir un lieu naturel grandiose, la plaine, le «grand pays couché» (RA, 105). Mais là s'arrête le parallèle avec la saga maternelle. Contrairement à Éveline et François qui, chemin faisant dans la plaine, ont des conversations enrichissantes, Christine ne tire aucune réponse de monsieur Pichette, homme bourru et taciturne. Son désir de connaissance demeure insatisfait ; devant le silence du père et l'égoïsme de la jeune Florence (qui ne partage pas son repas), Christine reste sur sa faim. Et surtout le voyage s'avère décevant : la charrette surchargée de vieux objets a «l'air d'un monstre» (RA, 107), le nouveau logis des Smith est aussi misérable que celui qu'ils ont quitté et la plaine semble «songeuse et triste» (RA, 110). Le voyage dans la charrette du déménageur apparaît alors comme le double négatif du périple d'Éveline. Au retour de son expédition, Christine retombe sous la coupe maternelle : Éveline la reconforte en lui faisant «un berceau de ses bras» (RA, 112), comme pour mieux se l'attacher, et la met en garde contre «cette maladie de famille, ce mal du départ» (RA, 112). Les trois premiers récits de *La route d'Altamont* présentent donc chacun un petit voyage qui sépare Christine de sa mère, la préparant ainsi au départ définitif qui clôt le recueil.

46. Alain Roy, *op. cit.*, p. 143-144.

47. *Ibid.*, p. 145.

Un récit de deuil

Tout compte fait, les textes de *La route d'Altamont* sont assez proches de ceux de *La Saga d'Éveline*, bien qu'ils constituent une œuvre autonome. On peut donc les considérer comme une épave du roman abandonné.

Pour ma part, je qualifierais *La route d'Altamont* — et particulièrement «Le déménagement» — de *récit de deuil*. La mort de la grand-mère «toute-puissante», événement que la narratrice ne raconte pas, mais annonce dans l'incipit du récit «Le vieillard et l'enfant», cette mort escamotée trouble Christine, qui est visitée plusieurs fois par le souvenir de sa grand-mère «couchée en son cercueil» (RA, 42, 68) et qui, au contact de monsieur Saint-Hilaire, est de nouveau confrontée au spectacle angoissant de la vieillesse et de la mort prochaine (RA, 82). Tout au long de son apprentissage, Christine a des deuils à faire: celui d'êtres chers (sa grand-mère et, éventuellement, sa mère) et celui de ses illusions sur la vie. Ainsi, dans «Le déménagement», lors de cette aventure qui «[tourne] au sordide» (RA, 106), elle découvre la misère humaine, le «côté usé, terne et impitoyable de la vie» (RA, 112). En outre, elle doit renoncer à son rêve de simuler la migration familiale: le passé ne se revit pas autrement que par le souvenir.

Sur un autre plan, on peut dire qu'avec *La route d'Altamont*, Gabrielle Roy fait son deuil de *La Saga d'Éveline*, renonçant à un projet qui lui tenait à cœur, non sans faire une place modeste à l'épopée familiale dans son œuvre, qui prendra bientôt une orientation résolument autobiographique. En menant à terme des œuvres comme *Rue Deschambault*, *La route d'Altamont* et *La détresse et l'enchantement*, la romancière choisit de faire connaître le «livre de la fille» plutôt que celui de la mère. Certes, le personnage de la mère, qu'il soit décrit sous les traits de Mélina, d'Éveline ou d'un autre personnage, ne cesse d'habiter l'univers royen⁴⁸: il occupe une place notable dans *Rue Deschambault*, *La route d'Altamont* et *La détresse et l'enchantement*, et envahit tout l'espace narratif dans *De quoi t'ennuies-tu, Éveline?* De ce point de vue, ce récit pourrait être considéré comme un des épisodes d'un «livre de la mère» en train de se faire. Cependant, narré par un enfant d'Éveline, vraisemblablement Christine, *De quoi t'ennuies-tu, Éveline?* prête une voix à la mère, mais ne lui donne pas une voix propre, puisque la mère n'accède pas au statut de narratrice. Dans toute l'œuvre de Gabrielle Roy, y compris dans *La Saga d'Éveline*⁴⁹, la voix de la fille médiatise celle de la mère. En cela, la fille

48. La dernière œuvre à laquelle Gabrielle Roy a travaillé, la suite de *La détresse et l'enchantement*, un récit inachevé commençant par «Longtemps il m'avait semblé que les rails...» (BNC, boîte 67, chemises 3 et 4), s'ouvre sur le voyage de Gabrielle Roy vers le Manitoba à l'occasion du décès de sa mère, événement bouleversant qui donne lieu, entre autres, à des réflexions sur les rapports mère-fille.

49. Dans certains récits de la *Saga* (boîte 73, chemise 7 à 11), Éveline prend le récit en charge, mais elle n'est qu'une narratrice intra-homodiegétique puisqu'un «je» (non identifié) rapporte le récit de «maman».

refuse d'entrer complètement dans le monde de la mère, choisissant plutôt d'y pénétrer sans se quitter elle-même, en écrivant une œuvre à teneur de plus en plus autobiographique⁵⁰ centrée sur le personnage de la fille. Ainsi, dans *La route d'Altamont*, la fille-narratrice fait l'apprentissage de la vie et, à l'âge adulte, se trouve à «remettre au monde» sa mère par la communion de pensée, de la même manière qu'Éveline se découvre en vieillissant des affinités profondes avec sa propre mère :

[...] devenue elle, je la comprends. Ah, c'est bien là l'une des expériences les plus surprenantes de la vie. À celle qui nous a donné le jour, on donne naissance à notre tour quand, tôt ou tard, nous l'accueillons enfin dans notre moi. Dès lors, elle habite en nous autant que nous avons habité en elle avant de venir au monde. (*RA*, 139)

Pour la fille-écrivaine, c'est l'écriture qui permet cette «remise au monde» de la mère⁵¹. L'œuvre royenne est donc placée sous le signe de la rencontre entre la mère et la fille, mais aussi, comme je l'ai souligné, de leur séparation. En ce sens, inachever *La Saga d'Éveline*, le «livre de la mère» le plus élaboré auquel Gabrielle Roy ait tenté de donner forme, c'est quitter la mère, c'est se choisir.

50. Sur l'évolution vers l'écriture autobiographique, voir Christine Robinson, «Gabrielle Roy : entre réalité et fiction», *Québec Studies*, vol. XX, printemps/été 1995, p. 97-105.

51. À ce sujet, voir Lori Saint-Martin, *op. cit.*, p. 123-127.